

**La suffisance de l'écriture  
L'insuffisance du roman**

Antonio D'Alfonso, *Un vendredi du mois d'août*, Montréal,  
Leméac, 2004, 142 p.

François Ouellet

Number 126, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41231ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ouellet, F. (2005). Review of [La suffisance de l'écriture : l'insuffisance du roman / Antonio D'Alfonso, *Un vendredi du mois d'août*, Montréal, Leméac, 2004, 142 p.] *Liaison*, (126), 56-56.

# La suffisance de l'écriture,

## L'INSUFFISANCE DU ROMAN

François QUELLET

LE POÈTE FRANÇAIS PAUL VALÉRY disait ne pas aimer le roman comme genre parce qu'il avait toujours le sentiment qu'on pouvait y remplacer tel mot par tel autre sans y perdre au change. C'était une boutade, bien sûr. Mais c'était aussi une manière de signaler l'exigence que l'écrivain devait avoir envers son art. Rares sont les romanciers qui ont, dans cette optique, une telle rigueur dans leur travail, où le moindre détail contribue au développement de l'idée ou du thème. On en trouve quelques-uns en Ontario français : par exemple, les derniers romans de Daniel Poliquin ou encore le roman de Jean Marc Dalpé, *Un vent se lève qui éparpille*, sont portés par une puissante conscience esthétique (il faut dire que Dalpé a longuement médité Claude Simon, lequel avait lui-même lu et relu Marcel Proust). Mais pour un roman de Poliquin ou de Dalpé, combien d'autres nous les font regretter ?

*Un vendredi du mois d'août*, d'Antonio D'Alfonso (auteur établi à Toronto, mais qui publie au Québec et qui y a longtemps habité), n'est pas un grand roman, c'est le moins qu'on puisse dire. C'est une espèce de récit fourre-tout, bien qu'il s'en dégage vaguement une ligne directrice. Le roman ne parvient pas à imposer sa forme ; l'absence d'unité dans la suite des événements est trop manifeste. Mais cela est sans doute plus ou moins voulu, puisque l'esthétique nonchalante de ce récit trouve écho dans l'opinion du narrateur : aux « narrations préfabriquées », il préfère « l'erreur, l'imperfection », affirme-t-il. Cette vision du roman, il la partage dans sa conception du cinéma (car il est cinéaste) : ce n'est pas raconter une histoire qui l'intéresse, mais ce qui se situe à côté et qui a de l'importance par rapport à une certaine qualité d'émotion, faute d'en avoir pour l'histoire. Comme la plupart du temps, on le sollicite pour faire une émission sur des incidents criminels, il précise : « Ce que je cherche, c'est le côté baroque et chaotique de la vie des criminels. » L'erreur, l'imperfection, le baroque et le chaotique : comme théorie, c'est sympathique, mais en pratique, c'est malheureusement un peu n'importe quoi. Lorsque le narrateur, pendant huit pages, procède au découpage du boulevard Saint-Laurent en « onze sections émotives », nous pouvons comprendre, à la limite, le droit à « l'erreur » : elle est liée ici à sa quête des origines, car le boulevard Saint-Laurent est le cœur de sa ville natale, Montréal, où, d'autre part, il retrouve Marise, son premier amour de jeunesse qui l'avait profondément marqué. Le problème, c'est que non seulement les événements qui semblent importants restent inachevés, inconsistants,

mais des digressions parsèment tout le roman, alignant les opinions les plus anodines comme si elles étaient en soi dignes d'intérêt. Cela donne lieu à de multiples commentaires qui n'ont aucune pertinence par rapport à ce qui est raconté. « Les toits pointus de cette architecture victorienne apaisent mon esprit qui, en temps normal, est assez rébarbatif à la monotonie. » Ou encore : « Contrairement à bien des travailleurs autonomes, j'apprécie de travailler à l'abri des gens, solitaire, chez moi, en buvant un verre d'Évian à peine refroidie, et en me lamentant, comme un espiègle, de la pression étouffante de l'été. » À ce rythme, le roman vous tombe des mains le temps de le dire. L'écriture est trop complaisante envers elle-même pour être rigoureuse. Elle est, par conséquent, à la limite du mépris envers le lecteur, qui préférerait certainement une écriture mieux orientée vers son but et sa fin.

Certes, il y a un certain noyau thématique dans *Un vendredi du mois d'août* : dans la même journée, où il était venu à Montréal pour présenter son nouveau film, le narrateur retrouve un ami d'enfance et surtout Marise, qui lui permettent en quelque sorte de faire la paix avec lui-même. De retour chez lui à Toronto, auprès de sa femme et de sa fille, il ne sera plus tout à fait le même. Mais autour de ce noyau mal étoffé, que de détails anodins, gratuits, arbitraires, bref sans intérêt, ni pour le lecteur ni pour le roman, qui peine à se suffire à lui-même.

Dans l'attente de son vol pour Toronto, le narrateur achète un livre de gare : « N'importe quand, n'importe où : je choisis un essai ou un récit autobiographique au lieu d'un roman. Je n'aime pas la fiction, je n'aime pas qu'on me raconte des histoires. » Je le crois volontiers. Mais alors, pourquoi s'obstiner à essayer d'en écrire ? ■

Antonio D'Alfonso, *Un vendredi du mois d'août*, Montréal, Leméac, 2004, 142 p.

Antonio D'Alfonso

Un vendredi  
du mois d'août

LEMÉAC

  
L'INTERLIGNE